

Jim Tully  
**belles  
de nuit**







belles de nuit

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

>> *Vagabonds de la vie, Autobiographie d'un hobo*, 2016

>> *Circus Parade*, 2017

>> *Les Assoiffés*, 2018

>> *Le Boxeur*, 2020

>> *Sur l'Amérique, Observations d'un ex-hobo*, 2020

>> *Du sang sur la lune*, 2021

Tous traduits et préfacés par Thierry Beauchamp.

Titre d'origine: *Ladies in the Parlor*

© Les Éditions du Sonneur, 2023

ISBN: 978-2-37385-276-9

Dépôt légal: avril 2023

Conception graphique: Sandrine Duveillier

Lecture-correction: Fabienne Texier

Photo de couverture: *Girls Playing Cards, Storyville, New Orleans, ca. 1911-1913*,

Ernest Joseph Bellocq, © DR

Les Éditions du Sonneur

[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# belles de nuit

---

Jim Tully

---

Traduction de l'anglais (États-Unis)  
et préface de Thierry Beauchamp





À  
W. D. GREET  
GEORGE STAHLMAN  
et  
WALTER WINCHELL,  
*mes compagnons.*

*« Sur la route au crépuscule,  
Où errent les silhouettes de la faim  
Où passent les fugitifs de la douleur. »*

CARL SANDBURG  
*« The Road and the End », in Chicago Poems*



*« Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. »*

ERNEST RENAN

*« Prière sur l'Acropole », in *Souvenirs d'enfance et de jeunesse**



## CHAPITRE I

---

---

LEORA BLAIR ÉTAIT L'AÎNÉE d'une fratrie de neuf frères et sœurs. Sa maison se trouvait au bord de la rivière Ohio.

Sa mère avait un air fatigué, la poitrine plate, des yeux chassieux et une voix geignarde. Elle portait toujours une robe de calicot boutonnée sur le devant.

Le père de Leora, lui, avait une démarche traînante, des épaules étroites, le dos voûté, une tête en forme de noix de coco et un gros nez rouge. L'un de ses yeux était plus petit et plus bas que l'autre. Ses hautes pommettes semblaient sur le point de percer sa peau.

Lorsqu'il s'emportait contre sa femme, il tirait sur sa moustache tachée par le tabac et hurlait :

– Dieu tout-puissant, chaque fois qu'je pose mon pantalon sur le lit, tu t'retrouves en cloque !

La mère, entourée de neuf preuves vivantes, ne faisait alors aucun commentaire.

Bill Blair travaillait toute la semaine, de sept heures du soir à sept heures du matin, à la rotonde ferroviaire.

La nuit, il volait plusieurs heures de sommeil, ce qui lui permettait de rester éveillé plus longtemps chez lui pour y faire régner la haine. Il touchait soixante-quinze dollars par mois, et sa tâche consistait à nettoyer les locomotives.

À la maison, ses neuf enfants craignaient sa présence. Tous se réjouissaient de le voir partir au boulot le soir.

Leora Blair apprit très tôt à le détester et à l'éviter.

Elle avait des yeux bleus et vifs, des cheveux brun foncé, ondulés, aux reflets auburn.

Elle fut belle de bonne heure, et il était difficile d'imaginer qu'elle était la fille de tels parents.

Un après-midi, son frère revint une heure en retard d'une course qu'il avait faite pour leur père. Celui-ci l'arrêta sur la véranda et le fouetta sans pitié. Le garçon finit par se rebiffer : il se retourna brusquement, renversa son géniteur et lui donna un coup de pied dans les côtes en le traitant de « salopard au gros nez rouge ».

Toujours furieux, le fils quitta le domicile familial.

– Adieu, frangine, j'me tire, dit-il rapidement à Leora en la croisant devant la grille.

Sa sœur le regarda s'éloigner à grands pas vers la rivière et, pour la première et unique fois de son enfance, se sentit seule sans lui. Quand elle atteignit la véranda, son père rampait vers la porte de la maison.

– Appelle ta mère! lui cria-t-il.

La jeune fille le regarda.

– Saleté d'môme, appelle ta mère! répéta-t-il en secouant son poing.

La mère l'entendit crier et revint de l'arrière-cour d'un pas traînant.

– Leora, cours chercher de l'eau chaude pour ton père!

La jeune fille ne bougea pas.

Sa mère lança un regard noir à la rebelle et alla elle-même puiser l'eau.

Le père s'était entretemps hissé sur une chaise à bascule en pin. Il fixait son aînée d'un air mauvais.

– Dieu t'punira! aboya-t-il.

Les yeux de Leora s'emplirent de haine. L'homme se tint le flanc, puis se jeta sur elle et l'agrippa. Elle se débattit et le mordit au poignet. Il la lâcha en poussant un gémissement.

– Sale petite peste! hurla-t-il.

Leora claqua la porte derrière elle et s'en alla.

Après avoir rejoint son mari, la mère lui demanda d'une voix plaintive :

– Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de cette petite?

– On va l'envoyer à la maison d'correction, répliqua le père. Elle est pas digne de vivre dans une famille respectable.

La mère ne répondit rien.

Quelques semaines plus tard, Bill Blair surprit sa fille en train de caresser tendrement la joue d'un garçon du voisinage. Elle résista tant qu'elle put à son père puis fut battue comme plâtre.

– J'lui apprendrai à pas déshonorer les Blair! hurla-t-il à sa femme, qui courait vers eux.

L'espace d'un instant, tandis que Mme Blair fusillait son mari du regard, ses maigres mains s'ouvrirent et se refermèrent comme des serres.

– Si tu la touches encore une fois, j'te tue, toi qui parles de déshonorer ces fichus Blair!

Il se figea, effrayé par la rage de son épouse.

Leora se réfugia auprès de sa mère, qui l'enserra de son bras et lui tapota l'épaule.

– Pourquoi tu l'as battue?

– Parce qu'elle fait des histoires, voilà pourquoi! rétorqua Bill Blair d'un ton renfrogné.

– C'est quand même triste que Leora puisse pas toucher un garçon du coin! cria la mère.

– Insiste pas, Maman, dit Leora. C'était la dernière fois: il portera plus jamais la main sur moi.

La mère serrait toujours sa fille contre elle, et toutes deux se dirigèrent vers la maison.

Ce soir-là, Mme Blair soulagea Leora avec de l'hamamélis. Cessant un instant d'étaler la pommade, elle contempla l'adorable corps qui commençait à s'épanouir.

– Maman, dit Leora, je hais jusqu'au dernier cheveu de son crâne, et bientôt je m'en irai aussi.

– Pars pas s'il te plaît, la supplia sa mère. Qu'est-ce que je ferai sans toi et Buddy?

Elle se mit à sangloter.

– Promets-moi que tu partiras pas.

Un moment s'écoula avant que Leora ne réponde :

– D'accord.

– D'ailleurs, reprit sa mère, tu dois pas haïr, Leora. Ça te mènera nulle part.

– Toi, c'est l'amour qui t'a menée nulle part, répliqua la jeune fille.

Après que Leora se fut endormie, sa mère resta longtemps couchée près d'elle, à la regarder s'agiter.

La jeune fille finit par sombrer dans un profond sommeil. Mme Blair, usée, la poitrine tombante, se leva, baissa les yeux sur son aînée et murmura :

– Dieu qu'elle est jolie...

Puis elle s'agenouilla au pied du lit et prit la main de sa fille.

Les portes claquèrent au retour des autres enfants. La mère était toujours au chevet de Leora. Elle remonta alors l'édredon sur les jeunes seins qui commençaient tout juste à s'épanouir.

Se redressant, elle caressa sa poitrine plate et quitta la chambre. Elle se traîna jusqu'à la cuisine, ôta les assiettes sales de la table couverte d'une nappe cirée et les empila dans la cuvette. Puis elle alla remplir un seau au puits et revint verser l'eau sur la vaisselle pour « la laisser tremper jusqu'au matin ». Enfin, sans se déshabiller, elle tomba, épuisée, sur son lit défait.

## CHAPITRE 2

---

---

LEORA SE RÉVEILLA TÔT. Son corps douloureux la gênait pour dormir. Plus clairement que jamais, elle entendit la respiration profonde de ses frères et sœurs, et l'agitation de sa mère qui ne cessait de se retourner dans son lit. Elle perçut aussi le sifflet d'un bateau sur la rivière. Peut-être le *River Queen* de retour de Cincinnati, pensa-t-elle. Elle se dirigea vers la petite fenêtre logée sous le pignon de la maisonnette en pin, et contempla le cours d'eau. Des gens débarquaient d'un grand navire bien éclairé. Elle resta immobile un long moment.

Elle avait passé les heures les plus agréables de son enfance à regarder les vapeurs circuler sur la rivière.

Plusieurs fois chaque été, un bateau-théâtre faisait halte au bout de Fulton Street. Elle traînait souvent autour avec sa cousine, Alice Tracy, qui avait trois ans de plus qu'elle. La mère de celle-ci les emmenait assister à des représentations à bord. Plus tard, Alice avait rejoint une compagnie sur l'un de ces navires, et elle vivait désormais à Chicago.

Leora avait beau avoir de nombreux frères et sœurs, son existence avait souvent été solitaire dans cette ville dont l'agencement faisait penser à un échiquier. Les pauvres habitaient dans de petites baraques en pin « au-dessus des rails ». Dans la rue où résidait Leora, toutes avaient été bâties sur le même modèle. Un étranger n'aurait pas pu les différencier.

La bourgade se situait sur un nœud ferroviaire. Elle vivait littéralement du chemin de fer. Les mécaniciens et les chefs de train étaient au sommet de l'échelle sociale. Les sorties – une par mois – se programmaient en fonction des jours de paie ; un pique-nique s'organisait quand on avait les poches pleines, par exemple. Un jeune homme qui débutait comme cheminot, puis rejoignait une loge, se mariait à crédit et se préparait à rester endetté toute sa vie était hautement respecté en ville.

Derrière la maison des Blair se trouvait un bois appelé le « bosquet de Hardy ». L'été, il servait d'aire de pique-nique. Un ruisseau longeait l'une de ses lisières jusqu'à la rivière. Le bois s'étendait sur cinq hectares. Une route à chariots et divers sentiers menaient à son centre, où avait été dressée une estrade. Les petits politiciens du moment y exposaient déjà leurs vues avant la guerre de Sécession. De grands ormes, des hêtres et des sycomores bordaient

le ruisseau. Leurs branches s'entremêlaient au-dessus de l'eau tachetée d'ombre par le jeu du soleil dans les feuillages.

Leora avait joué là pendant toute son enfance, souvent perchée sur la balançoire que son frère avait suspendue à une longue branche de sycomore.

Des Tsiganes venaient régulièrement au bosquet de Hardy pour vendre des chevaux aux fermiers du coin, pendant que leurs femmes disaient la bonne aventure. Ils campaient le long du ruisseau durant plusieurs jours et repartaient aussi mystérieusement qu'ils étaient apparus. Ils ne manquaient jamais d'émerveiller Leora. Leurs vêtements bariolés et leur liberté lui faisaient oublier la saleté que leur reprochait sa tante.

Même si, comme marchands, ils escroquaient les gens du coin, leurs femmes sympathisaient avec les enfants en leur révélant un avenir radieux pour la modeste somme de vingt-cinq cents.

L'une d'elles avait tenu un jour la main de Leora et lui avait prédit un futur qu'aurait envié une reine. Les enfants avaient ri, tandis que sa tante s'était demandé si la prophétie s'accomplirait.

Celle-ci habitait de l'autre côté du bois. C'était la sœur du père de Leora, et elle était connue en ville sous le sobriquet

de Moll la Rouge, en raison de sa passion pour les robes de cette couleur. Sa maison – sept pièces et un étage – donnait sur un bosquet de noyers. Des jeunes femmes, appelées « pensionnaires », vivaient sous son toit. Des hommes leur rendaient souvent visite et, par conséquent, Moll la Rouge était mal vue en ville. S'en souciait-elle ou non, personne ne le savait. Elle était propriétaire de sa maison, qui se situait en dehors de la juridiction de la ville.

Elle n'aimait pas son frère, mais s'était prise d'affection pour l'épouse de celui-ci et leurs enfants. Mme Blair connaissait la réputation de sa belle-sœur, mais l'acceptait avec la même résignation que celle dont elle avait fait preuve à la naissance de ses gamins.

Certaines femmes se demandaient si l'argent de leurs maris n'allait pas aux filles de Moll la Rouge. Néanmoins, personne ne l'importunait en ville. Ses pensionnaires allaient et venaient librement ; certaines choisissaient même de « se reposer » pendant plusieurs mois chez elle.

Moll la Rouge avait une dent en or au milieu de sa petite bouche aux lèvres fines, qui gâchait un sourire autrement séduisant. On appelait ça une « dent de Cincinnati » (on en voyait peu dans les parages). Car c'était dans cette ville que les mécaniciens et les citoyens les plus prospères allaient se faire soigner les chicots.

Moll la Rouge était mince, marchait d'un pas vif, avait un port gracieux. Un autre homme que son mari, qui avait péri dans un naufrage il y avait bien longtemps, était-il entré dans sa vie? Ça aussi, c'était secret.

Comme d'habitude dans ce genre de ville, les hommes discutaient entre eux des filles publiques qu'ils connaissaient. Apparemment, aucun n'avait eu de relations intimes avec Moll la Rouge. On racontait qu'un jour, elle était partie à Cincinnati avec un important fabricant de chariots, qui avait payé l'hypothèque de sa maison quelques années plus tard. Puis l'homme était mort. Moll la Rouge n'avait pas assisté à son enterrement et ne mentionnait jamais son nom.

Leora avait eu vent de bien des rumeurs sur sa tante. Mais la jeune fille n'en tenait aucun compte, étant comme celle-ci d'une nature indifférente et silencieuse.

Chaque année, le jardin de Moll s'emplissait de géraniums rouges; des capucines et des belles-de-jour grimpaient sur la palissade; la pergola treillagée, qui occupait la moitié du jardin de derrière et couvrait la promenade en planches menant au bosquet de noyers, était tapissée de vigne. La demeure était meublée de façon criarde – luxueux divans et chaises rouges. La chambre, en revanche, était aussi simple que celle d'une nonne. Dans un coin, une vitrine abritait

une statue en plâtre de la Sainte Vierge. Sur la table, au centre de la pièce, traînait une brochure sur l'Exposition internationale de Saint-Louis. D'où venait-elle ? Moll la Rouge ne s'en souvenait plus. Juste à côté, il y avait un petit vase sur lequel était inscrit : « Chutes du Niagara. »

Dans le salon était accrochée une peinture grossière faisant la publicité du whisky de la Green River : elle représentait un vieux Noir penché au-dessus d'une mule ; une cruche d'alcool était attachée à la selle de l'animal ; et, sous l'image, on pouvait lire les mots : « Élevés dans ce bon vieux Kentucky. » Quatre statuettes de femmes nues, en plâtre, étaient alignées sur le manteau de la cheminée. Plusieurs scènes de la Passion du Christ ornaient le mur voisin. Sur une table en chêne jaune était posée une grande lampe à pétrole à l'abat-jour décoré de fleurs rouges au milieu desquelles volaient des points noirs, soi-disant des colibris – c'était vraiment une lampe à pétrole à l'origine, mais Moll l'avait fait électrifier. Elle l'allumait au crépuscule et regardait les oiseaux siroter les fleurs. Tous les ans, elle achetait des calendriers bon marché et les accrochait aux murs des chambres. Lorsqu'un vendeur lui en offrait un illustré qui lui plaisait, elle le gardait pendant des années, collant dessus le décompte des mois qu'elle avait découpé dans un modèle récent moins joli.

Elle possédait aussi une immense horloge de parquet. C'était l'une des rares des environs. Installée dans l'entrée, dans un espace trop réduit pour ses dimensions, elle sonnait les heures en musique. Un cheminot ivre avait un jour brisé le verre de la partie inférieure. Il proposa à Moll de payer pour les dommages. Elle refusa l'argent, mais lui interdit de remettre les pieds chez elle. Plus tard, elle fit poser une barre d'un bronze rutilant devant l'horloge.

Chaque fois qu'un voyageur de commerce « voulait une fille », on l'envoyait chez Moll la Rouge. Elle pouvait aussi en « fournir » une qui se rendait directement à l'hôtel – à son retour, la jeune femme versait la moitié de ses gains à Moll.

Aucune de ces transactions n'avait jamais fait sa fortune, mais elles lui avaient évité de tomber dans la pauvreté, car l'argent lui filait entre les doigts. Elle n'avait qu'une seule crainte, perdre sa maison. C'est ce qui la poussait à payer scrupuleusement ses impôts et à s'arranger pour que sa propriété ne soit pas hypothéquée. Elle n'évoquait jamais sa hantise. Mais ceux qui, en automne, apercevaient les pots de géraniums dans la « pièce chaude » savaient à quel point elle aimait sa demeure.

À chaque naissance chez les Blair, Moll la Rouge venait aider, puis repartait discrètement, sans un mot. Les enfants savaient pouvoir compter sur elle.

Pour ses onze ans, Leora fut autorisée à rester toute une nuit chez sa cousine Alice. Dès lors, elle prit l'habitude d'y aller quand bon lui semblait. La jeune fille passait alors des heures en compagnie de sa tante, qui connaissait le nom et les particularités de tous les arbres du bosquet de Hardy.

Après le départ d'Alice pour Chicago, les visites de Leora se firent de plus en plus longues. La femme et la jeune fille évoquaient l'absente paisiblement.

– Elle s'en sortira, c'est le genre, dit un jour Moll la Rouge à Leora.

Sa fille leur envoyait une lettre toutes les semaines, qu'elles lisaient ensemble.

Dans l'une d'elles, Alice implorait sa mère de venir la voir.

– Écris-lui, Leora, dit Moll. Dis-lui que je serai toujours là pour elle.

Chicago semblait très lointaine à Leora – la ville était à plus de six cents kilomètres. Alice lui manquait, tout comme leurs pique-niques dans le bosquet de Hardy.

Accoudée à la petite fenêtre, elle songea pendant de longues minutes encore à sa tante et à Alice, tandis que les lumières s'atténuaient sur le bateau, et que la lune mourante changeait la rivière en or.

Soudain la brise la fit frissonner. Elle resserra sa robe de chambre et se demanda ce que devenait son frère. Buddy

avait fugué si souvent. C'était peut-être la dernière fois. Leora aurait aimé être un garçon.

– Tu devrais te tirer d'ici, frangine, lui avait-il dit. C'est c'que j'veais faire.

Mais comment partir – et pour quoi faire? Leora se rappela avec dépit qu'elle avait promis à sa mère de rester.

Le lit de celle-ci grinça lorsqu'elle se retourna une fois encore. Les odeurs de neuf corps affluèrent vers Leora, tels neuf fantômes puants, impatients de s'échapper par la fenêtre. La jeune fille prenait soin d'elle-même jusqu'à la manie, et la promiscuité familiale la répugnait depuis des années.

Elle alla chercher ses vêtements sur sa couche. Les enfiler lui causa de vives douleurs. Un profond sentiment de solitude s'empara d'elle. La révolte faillit l'étouffer. Elle descendit furtivement l'escalier, puis gagna le jardin à l'herbe roussie.

Elle erra dans la ville, accompagnée du seul écho de ses pas.

Une lumière brillait dans l'une des maisons situées à plusieurs rues de la sienne. Leora s'arrêta devant la façade quelques instants. Les rideaux étaient grands ouverts. Le docteur Jonas Farway faisait les cent pas. Âgé d'environ trente-cinq ans, il avait des épaules massives, une grosse tête

et des mâchoires larges et anguleuses. De taille moyenne, il ressemblait plus à un athlète qu'à un médecin, mais n'était pas moins populaire auprès de toutes les familles pauvres vivant le long de la rivière.

La jeune fille l'avait souvent aperçu et entendait régulièrement parler de lui depuis cinq ans. Quelques mois plus tôt, il était passé chez elle. Sa mère était tombée dans l'escalier et s'était tordu la cheville. Leora s'était tenue près du lit, aux côtés du docteur. En partant, il avait glissé son bras autour de ses épaules et l'avait serrée contre lui, si fermement qu'elle en avait eu mal aux seins. Mais c'était pour rire, elle l'avait bien compris.

À présent qu'elle l'observait, son corps frémissait. Soudain la lumière s'éteignit.

Leora rentra lentement chez elle et s'étendit sur son lit sans se déshabiller. Incapable de dormir, elle fixa les ténèbres au-dessus d'elle jusqu'à l'aube. Agitée, elle se leva et alla s'asseoir sur la véranda. À sept heures, les sifflets de l'usine retentirent.

Elle entendit du bruit dans la maison. La famille s'éveillait.

Son père serait bientôt de retour. Elle l'avait évité depuis qu'il avait porté la main sur elle. Mais elle s'était calmée. Cependant, en le voyant approcher, elle regagna l'intérieur

de la maison pour y récupérer une paire de ciseaux aiguisés dans le tiroir de la machine à coudre. Puis elle revint s'asseoir sur la véranda.

Quand Blair apparut dans le jardin de devant au milieu des cliquetis métalliques de sa gamelle, il regarda Leora, l'air surpris, et lâcha :

– T'es là ?

– Oui, j'suis là. J'ai pas pu dormir à cause des coups que tu m'as donnés.

Il s'élança vers elle et s'arrêta net en remarquant les ciseaux.

– Si jamais tu me touches encore avec tes sales pattes, je te plante ! Et si j'y arrive pas pendant que tu me cognes, je te planterai dans ton sommeil ! Je m'enfuirai pas comme Buddy par ta faute.

– Il est pas encore revenu ? demanda le père, interloqué.

– Nan, et je crois pas qu'il reviendra cette fois-ci.

– Il est comme toi, dit le père. Sa place est en maison de correction.

– Personne le pense à part toi. T'es si méchant que tu hais jusqu'à ton ombre. C'est un bon garçon. Tu l'as tellement rossé qu'il est devenu une sorte de chien battu, et tu paieras pour ça. Que ça soit clair, je m'enfuis pas et j'irai pas en maison de correction et, si tu m'y envoies, je m'évaderai,

je reviendrai ici et je te planterai. J'veux que tu me fiches la paix. T'es peut-être plus fort que moi, mais ça veut pas dire que tu me fais peur.

La mère apparut sur la véranda.

– T'as entendu ça, M'man ? lança le père.

La femme à la poitrine plate se raidit.

– Oui, j'ai entendu. Et tout ce que je dis, c'est qu'elle a raison. Dieu a donné le droit à aucun homme de battre le joli corps de Leora jusqu'à ce qu'il soit couvert de bleus. T'as fait fuir mon garçon, il est pas dans son lit!

La mère tremblait et sanglotait sous l'effet de cet élan de courage inattendu. Les autres enfants se rassemblèrent autour d'elle et regardèrent Leora.

– Emmenez Maman à l'intérieur, leur ordonna-t-elle. Et toi, Sally, va préparer le petit-déjeuner.

Le père jeta un regard noir à son épouse, qui continuait de pleurer tandis que sa progéniture l'accompagnait dans la maison.

– Ça fait plaisir d'entrer chez soi, grogna-t-il en avançant sur la véranda.

– C'est tout ce que tu mérites, dit Leora.

– Si tu poses pas cette paire de ciseaux, j'appelle la police.

– Tu nous frappes, et si on se défend, t'appelles les flics, répliqua sa fille en ricanant.

Elle fit un pas dans sa direction.

– Vas-y, appelle-les! Je leur raconterai ce que t’as fait à Buddy. Et je leur montrerai ce que tu m’as fait! On encaisse tes coups parce qu’on est fiers, mais c’est fini, la fierté! Je veux que tu nous fiches la paix, à chacun d’entre nous!

Ces mots sidérèrent son père.

– D’accord, dit-il.

La jeune fille descendit sur la pelouse desséchée. Le père entra dans la maison.

Le petit-déjeuner fut pris en silence. Une fois le repas terminé, Sally se leva et demanda, comme si elle s’adressait à elle-même :

– Mais où peut bien être Buddy?

Les enfants regardèrent Leora, puis leur père. La mère, en pleurs, quitta la table. Leora et Sally allèrent la reconforter.

Mme Blair s’était appuyée sur son aînée plus souvent que sur ses autres enfants. En retour, Leora éprouvait un mélange de mépris et de gentillesse à son égard. Pendant des années, elle l’avait écoutée lui parler de sa jeunesse et de son mariage.

– C’était un bel homme, alors, avait-elle coutume de dire. Aucun homme aussi beau avait jamais fait la cour à une femme – nulle part dans le monde!

Leora ne faisait aucun commentaire. Elle laissait sa mère rêver.

Celle-ci souffrait depuis longtemps aux côtés de Blair, un raté à tous points de vue. Après leur mariage, ils étaient partis en voyage de noces dans un chariot bâché vers une propriété que Blair avait acquise dans l'Ouest.

Mme Blair portait une robe de calicot blanc ornée de roses et une grande capeline couvrant ses cheveux, qui étaient alors de la même couleur que ceux de sa fille.

Le couple avait cheminé pendant plus de trois semaines. Les routes étaient d'anciennes pistes à bétail. Durant tout ce temps, les deux époux ne se parlèrent presque pas. Quand elle était lasse de fixer l'horizon lointain, elle regardait les roues tourner dans le sable.

Ils avaient vécu quatre ans dans une maison en tourbe de deux pièces. Peu commune dans cette contrée, la bâtisse avait un plancher en pin brut. La jeune femme n'avait pas approché d'une ville au cours de cette période.

Courbées par le vent, des herbes poussiéreuses crépitaient dans la cour.

Pour éloigner les crotales, Blair avait posé du fil de fer barbelé sur le sol à une certaine distance de la maison. Il avait expliqué à sa femme qu'ils ne ramperaient pas sur des pointes acérées.

Or elle avait un jour entendu un sifflement. Un serpent à sonnettes était enroulé sur lui-même dans un coin de la baraque. Elle en était sortie en courant et n'y avait remis les pieds qu'après le retour de son mari, une fois qu'il eut tué le reptile. Elle était enceinte à l'époque. La peur de perdre le bébé l'avait paralysée des jours durant.

Mme Blair rêva vaguement d'un avenir meilleur pendant cette période – quand et comment il se présenterait, elle l'ignorait. Elle regardait les nuages orageux se regrouper et se disperser dans le ciel. De temps à autre, la pluie éclaboussait le sol torride et s'évaporait aussitôt. Les bovins meuglaient de joie et fouettaient leur queue quand des gouttes leur tombaient dessus. Elle songea souvent à s'enfuir. Les coups de pied de l'enfant dans son ventre la poussaient à chasser ces pensées de son esprit. D'ailleurs, une promesse faite devant Dieu n'était pas à prendre à la légère. Si elle n'aimait pas Blair, il n'en était pas moins le seul être humain aux alentours. Elle s'accrochait à lui par désespoir.

Ses plus proches voisins habitaient à treize kilomètres au nord – une douzaine de cow-boys, qui s'occupaient d'une exploitation bovine. La femme la plus proche résidait à près de vingt kilomètres au sud.

Chaque nuit, après leur étreinte bestiale, elle restait éveillée dans le lit et écoutait le sifflement du vent dans les her-

bes des sables ou les meuglements du bétail qui errait dans l'obscurité.

Le bureau de poste se trouvait dans un petit village à une cinquantaine de kilomètres de là. Cela ne faisait aucune différence. Personne ne lui écrivait.

Elle était seule quand le bébé naquit ; Blair était au village ce jour-là.

Elle avait commencé à ressentir la douleur des contractions. À peine capable de la supporter, elle avait enfoncé ses ongles dans ses paumes. De la sueur avait perlé sur son front. Souffrant le martyr, elle avait arraché ses vêtements et s'était agrippée aux colonnes du lit en mordant la chair de ses bras. À minuit, elle s'était levée et avait titubé à travers la chambre. Le bébé était sorti à ce moment-là, mais le cordon était enroulé deux fois autour de son cou.

Elle était restée étendue, inconsciente, pendant des heures à côté du cadavre de l'enfant.

Puis une terrible sécheresse sévit. Blair avait obtenu quatre-vingt-dix dollars de la vente de la propriété.

Pour cinquante, il avait repris l'unique gargote du village. Mme Blair avait écopé du plus gros du travail. Il fallait faire la cuisine et récurer les sols. De la fenêtre, quand elle avait le temps de lever les yeux de son fourneau, elle apercevait les cordes à linge, les tas de boîtes de conserve et

d'ordures, et les caisses vides de bouteilles qui jonchaient l'arrière des cinq maisons de la rue d'en face. Dans la plus grande vivaient des femmes que l'on appelait « les filles ». Elles satisfaisaient les désirs des hommes jusqu'à cent kilomètres à la ronde.

L'une d'elles s'était présentée le jour de la naissance de Leora. Elle était venue apporter son aide en bonne voisine, avait-elle dit à Mme Blair. C'était elle qui avait mis le bébé au monde. Puis elle avait passé trois jours avec eux.

Mme Blair avait donné le prénom de la jeune femme à son bébé. Elle racontait souvent cette histoire. Elle ne s'était jamais imaginé que ce genre de femme pût être aussi serviable. Des années plus tard, sa mère avait révélé à Leora de qui elle tenait son prénom. Ce qui n'avait pas ébranlé la jeune fille, qui, dès lors, se garda toujours de juger une autre femme.

Malgré les épreuves qu'elle y avait endurées, sa mère aspirait à revoir les grands espaces et le ciel immense de l'Ouest.